

P o i n t i s v i v a n t

1937 - 1938

Vers 1740, un des arrières-petits-fils d'Amiel de Robert, le verrier d'Arfonds, se lassa bientôt de la région où travaillait sa famille, le désir de débouchés meilleurs le poussa à se fixer au Sud-Ouest de Gabre et de Fabas, sur les bords du Salat, à Pointis, commune de Mercenac. La verrerie primitive de Gabre disparut donc pour se rallumer 40 Km plus à l'Ouest. Cet arrière-petit-fils se nommait Clovis de Robert du Falga. Il afferma les bois du seigneur de Pointis, acquit des terres à Mercenac et à Betchat et alluma ses feux à Pointis. Son fils lui succéda en 1722... Les feux furent éteints et la verrerie rasée en 1746 pour avoir servi de lieu de rassemblement à un culte protestant. Résultat : le présidial d'Auch condamna pour crime d'assemblée 45 verriers par jugement du 5 Février 1746 aux galères perpétuelles et à la confiscation de leurs biens. Sept furent arrêtés, deux moururent au bagne, les autres s'échappèrent et vécurent dans les bois qu'exploitaient leurs verreries.

La verrerie se reforma et, se développant avec intelligence, absorba les verreries de Mi-Bosc, de la Boucharde, de Fabas et de Sainte-Croix et qui, comme celle de Gabre, se fondirent peu à peu en une seule, celle de Pointis dirigée par les de Robert Falga puis par les de Robert Lafreyre. Pointis connut une prospérité certaine durant le XIX^e, les feux s'éteignant à l'aube du XX^e siècle... Depuis, Pointis vit du souvenir de ces aristocrates verriers et de leur belle production que Saint-Quirin met en exergue dans son livre «Les verriers du Languedoc», d'où est extrait le texte d'introduction à ce petit témoignage qui a pour point de départ... Pointis.

Pour le menu des choses, en cette fin de journée d'automne, je peux dire que la vallée du Salat traversée, Mercenac et la ferme de Nérout dépassés, je n'ai qu'à descendre en pente douce vers Pointis aux maisons blotties autour de la place et de l'ancienne verrerie à l'heure, où, déjà, les cheminées laissent filer une légère fumée bleue en harmonie avec les premières lumières du soir.

Un vaste ciel aux couleurs de nuit, une campagne apaisée, des monts énigmatiques, un silence pur, telle est la sensation que j'ai tout en marchant vite sur ce chemin au gravier crissant sous mes pas.

Ah ! le plaisir de passer la porte de la maison mitoyenne avec l'ancien temple. Dans le temps et encore de nos jours, bien des hameaux ariégeois dont l'épicentre peut se situer entre Fabas et Gabre, étaient et sont encore le berceau de familles huguenotes qui, jadis, travaillaient le verre six mois par an dans des conditions précaires. Pensez-donc ! faire venir de Fontainebleau le sable le plus fin de France par charrois sur des chemins peu sûrs puis par voie d'eau jusqu'à Carbonne !!... d'après les dires...

Que l'histoire est remplie de clichés fanés !

Le rai de lumière sous la porte, le feu de bois dans la vaste cheminée, le rayon doux de la lampe fondent dans la pénombre, poutres, meubles et murs.

Tante Elisabeth, lorgnons sous le nez, lit «La Dépêche», mon frère Charlie assis près du feu, Bichet, notre bon chien, à ses pieds...et puis...et puis Maman, là, debout, me prenant dans ses bras retrouvant son collégien de fils.

— Vas dire bonjour à ton père, il t'attend, tu sais...

Je monte le coeur battant, ne sachant comment lui dire toute ma joie de le revoir et de l'embrasser... Etrange, très étrange ce monde des malades où la vie ne tient qu'à un fil, où l'espérance est éternelle, la guérison naturelle. Que reste-t-il de ces rares contacts que j'ai eu avec lui ? Des souvenirs fugaces qui comme l'odeur des parfums s'évanouissent rien qu'en y pensant...

L'automne s'en est allé. L'hiver est venu. La neige silencieuse, est tombée toute la nuit. Le paysage sculpté d'ombres par un jeune soleil tout fou, vous ravit.

— Dis Maman pourquoi c'est si beau ?

— Tu sais rien n'est plus beau que l'oeuvre de Dieu...

A la sortie de l'hiver où la terre se vêt d'un léger duvet printanier, rien n'est plus agréable sous un ciel changeant que d'écouter le pépiement des oiseaux. Tout dit tout. Le chuintement du vent sous la porte, le volet qui claque, la fumée rabattue, le froid silence du matin qui s'ajoute à l'eau glacée de la rigole qui court dans le pré... et puis, soudain, la déchirure des nuages, l'éclaircie, la vie retrouvée, le printemps à l'affût, la bûche dans l'âtre et minet ronronnant.

De ces silences agréables en soi d'en ressentir les bienfaits tandis que le sécateur émonde les taillis, qu'un chien aboie et que le vieux Rozès mène les bêtes au pré.

Déjà juillet aux journées chaudes, dorées, lumineuses. La nature éclate partout. Les bois et les buissons

fourmillent de petites bêtes affairées à des occupations que seul l'été permet... Un rouge-gorge chante... et Bichet rêve que la chienne de Madame Feuillerate, la cafetière-tabac de la place, lui fera un brin de causette aujourd'hui !

Madame Feuillerate ? Une institution dans le hameau tout comme l'école à la classe unique. Forte paysanne, âme de cette maison que rien ne différencie des autres avec sa treille courant le long du mur, si ce n'est une plaque-réclame «Apéritif Lillet» toute rouillée qui pare sa porte d'entrée qui dessert par un couloir central deux pièces. Celle de gauche rustiquement aménagée en salle pour noces et banquets, l'autre, la cuisine à la grande cheminée de campagne et à la longue table calée entre deux bancs. Là, viennent se désaltérer autour d'un pastis bien frais les habitués qui, entre deux fenaisons ou labours, aiment à bavarder un instant tout en demandant un paquet de gris qu'ils mettent dans la poche avec des gestes lents qui marquent l'instant, tandis que tintent sur la table les pièces «d'or» fruit de leur travail.

Juillet. La batteuse, allant de fermes en coteaux nous berce de son bruit modulé, avalant et rejetant les javelles, tout cela enveloppé d'un nuage de poussière qui nous dit que l'on dépique là-bas...chez Eschaich, dit le vieux Rozès, appuyé sur son aiguillon, gardant les brebis près de la source de Nérout où l'on vient, le soir, puiser «à la fraîche» une eau glacée.

C'est alors que Madame Feuillerate fait merveille. Sur la place, à l'ombre et le long de l'ancienne verrerie transformée en grange où l'on peut voir encore des fours qui servaient aux compagnons souffleurs à façonner leurs pièces au-dessus du feu à l'aide d'une canne, est dressée une longue table drapée de blanc où les hommes viendront s'asseoir tout encore enrobés de fatigue, de paille et de poussière. Au pied de la table, le petit vin du pays dans ses bonbonnes de gros verre.

— Té, les voilà !

— Allez, venez, et de s'asseoir dans un brouhaha bon enfant.

— Servez-vous l'apéritif, dit-elle.

Pendant que pâtés et cochonnailles s'amoncellent sur la table, Janot, vieux célibataire aux tempes grisonnantes et...pas très causant, déplie lentement son couteau à cran-d'arrêt, prend la miche de pain croustillante et dorée et la consacre du signe d'une croix latine, tracée religieusement avant que l'on ose y toucher. Ce pain est pour eux le reflet de la représentation de Dieu sur la terre dont ils se sentent les héritiers. L'imperceptible instant de silence accompagnant ce geste s'estompe déjà.

Femme respectable aux habits sans âge, les cheveux coquettement bouffants surmontés d'un chignon, elle va, elle veille.

La chaleur monte, l'ombre se fait rare. Les maisons font la sieste. Il est midi passé...Oh ! oui ça va, il y a animation au hameau, c'est fête !

Fernand le cantonnier et sa Marie de femme, l'instituteur de Betchat, Monsieur de Robert qui a maison ici-même et le facteur de Mercenac sont là à honorer l'événement.

La cuisine embaume dès que l'on y pénètre. Dans la cheminée, un cochon de lait embroché ruisselle de graisse qui, gouttes à gouttes tombant sur les braises irradiant le foyer de flammèches pétantes très fugaces, aussi brillantes qu'un éclat de verre. Notre cuisinière vient voir, juge et ajoute : vaille... Un murmure d'approbations complimente la maîtresse de maison à la vue de cette belle bête rôtie à point, qui dans la lumière de midi a l'air d'une pièce d'or facilement assimilable à un joyau de musée d'une extrême importance.

— Allez Janot, découpe !

Pendant ce temps, sauces et légumes prennent place sur la nappe blanche. Le bruit se fait plus léger. Tout le monde est à besogne autour des os de ce bel animal. On se régale et Madame Feuillerate de son pas un peu bancal, elle boitille légèrement, renouvelle les bonbonnes de vin du pays. Allez, ça va pense-t-elle et c'est bien.

— Dis Fernand, n'oublie pas de venir débroussailler le chemin de par chez moi lui dit René.

— Eh ! donne moi le temps... il faut que j'aie vu du côté de Bernadat où il me faut boucher les «nids de poules» du chemin et curer les rigoles.

— Millodieu ! ...il est fameux ce vieux !

— Il est pas mal...n'oublie pas !

— Ça va, j'irai.

— Bon.

Les conciliabules vont et viennent. On s'interpelle, on se dit que...

— Un armagnac, Monsieur l'instituteur ? Je vous vois bavarder, vous devez avoir soif !

— Dites, entre nous, la situation, comment vous la voyez, dit René sur un ton de confiance.

Monsieur l'instituteur hocha la tête et leva les bras en signe d'impuissance.

— Que dire...pourvu que nous n'ayons pas la guerre.

— Coquine des Dious, dit René tout bas.

Janot, qui a entendu, ne dit rien, sort de sa poche un paquet de gris, se roule une cigarette, la façonne avec ses doigts, la passe sur sa langue en frôlant ses fines moustaches, en écrase les deux bouts, la porte à ses lèvres et, toujours muet et absorbé, l'allume avec plaisir, en aspire goulûment la fumée que ses poumons, dans un bruit de forge, rejettent pour se perdre en volutes bleues... Il ne dit toujours rien, il est heureux.

— Oh ! forgeron, il faut que tu me ferres la «Jolie».

— Si tu veux Janot.

— Et toi mécréant de facteur qui me piques mes champignons quand tu fais ta tournée lui dit Pierrot, ... des cèpes comme ça, oui, comme ça, Monsieur !

— Vous ne seriez pas de Marseille par hasard ?

— Moi... de Marseille... de Marseille... mais d'abord Monsieur, je ne vous connais pas... qui êtes vous donc ?

— De passage, je vais assister une grande-tante du côté de Couflan.

— Couflan... Couflan, je ne vois pas... c'est pas ici.

— Tenez voici l'adresse.

— Ah ! Couflens... c'est joli par là mais rude en hiver, mais pourquoi vous vous êtes arrêté ici, dans ce hameau perdu ?

— Le hasard du chemin !... C'est un mariage que vous fêtez ?.

— Un mariage... non, non, on dépique.

— Dépique ? !!

— Oui, on bat le blé si vous voulez. C'est l'occasion de se réunir autour d'une bonne table...

— Tenez, goûtez-moi ça, un armagnac de 1925.

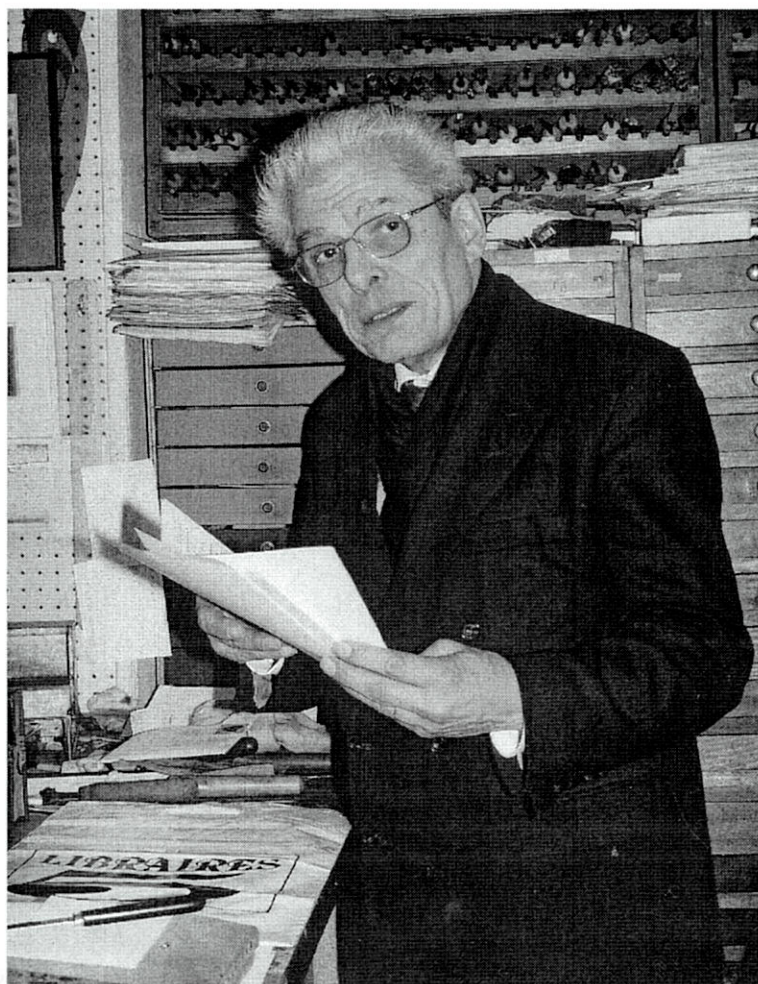
— En effet, il est fameux... mais permettez-moi de prendre congé, la route est encore longue, au revoir.

Il disparût, un léger bruit de moteur... plus rien.

— Dit, facteur, tu l'as reçue ma pension ?

— Et non mais en attendant je te pique tes champignons ! N'en crois rien va ! Il y en a assez le long des chemins. T'as vu le «Parisien»... un mariage... y sont bizarres tout de même... un mariage !

Tout pensif qu'il était, il se paya un café bien arrosé qui le rendit totalement heureux. Un mariage... et, dans un demi-sourire entendu, il se dit qu'il faudrait peut-être descendre le courrier avant le nuit !



Eugène de VERBIZIER
(de Verbizier Latreyte)
artiste doreur-relieur
75, rue BUFFON à Paris (5^e)